

Louis-Bernard  
**ROBITAILLE**

**LONG BEACH**

roman

DENOËL



# Long Beach

DU MÊME AUTEUR

Romans

*La République de Monte-Carlo*, Denoël, 1990

*Le Testament du gouverneur*, Boréal, 1992

*Le Zoo de Berlin*, Boréal, 2000 (prix France-Québec)

Essais

*Erreurs de parcours*, Boréal, 1982

*Paris, France*, Boréal, 1989

*Et Dieu créa les Français*, Robert Davies, 1995

*Le Salon des immortels.*

*Une académie très française*, Denoël, 2002

Louis-Bernard Robitaille

# Long Beach

suiwi d'un bref

Avertissement au Comité

*par John G. Fletcher*

roman

DENOËL



*J'ai toujours pensé comme ça.*

J'ai toujours pensé comme ça. Tant qu'on garde la liberté et la possibilité matérielle de choisir sa mort, je veux dire dans des conditions relativement propres et sans avoir la Gestapo qui cogne déjà à votre porte tandis que vous cherchez désespérément ce satané cyanure que la femme de ménage a balancé par inadvertance en vidant les tiroirs de la table de chevet, on ne peut pas se plaindre de son sort.

Je reconnais volontiers tous les défauts qu'on voudra m'attribuer. Vaniteux, superficiel, inconséquent vis-à-vis de moi-même, infidèle avec tous les autres, souvent intrigant et, circonstance aggravante, toujours inapte à l'intrigue, un peu voleur mais pas très doué. J'ai été un ambitieux velléitaire et brouillon dont les trahisons étaient d'autant plus honteuses qu'elles étaient stériles, mes stratégies de conquête ont été misérables, je m'adonnais aux mondanités avec des lourdeurs d'éléphant, il m'est arrivé de me joindre à la meute pour accabler quelque faible jeté à terre, soit pour en tirer parti ou simplement pour passer inaperçu. J'ai abusé de la force lorsque j'en avais l'occasion

et que je ne risquais rien. Je jouais les inspirés et je n'étais qu'un tâcheron. Souvent j'ai été ridicule, faute suprême. Ai-je été de surcroît abominable avec les femmes, certaines femmes ou toutes les femmes? Bien entendu!

Tous les défauts, vous dis-je. À une exception près : je n'ai jamais été geignard. Je ne me suis jamais apitoyé sur moi-même lorsque les malheurs m'accablaient, je ne me suis jamais plaint des situations malencontreuses où je m'étais délibérément fourvoyé. Je n'ai jamais perdu, me concernant, le sens de la dérision. J'ai toujours pensé, même dans les cas de figure les plus désastreux, que j'avais le sort que je méritais, ou alors que c'était écrit dans le ciel et qu'on ne pouvait rien y faire. Vous êtes toujours responsable de ce qui vous arrive. Contrairement à mes contemporains, je n'ai jamais cru que fussent garantis à vie la prospérité, la satisfaction des besoins alimentaires et le caviar pour tous, la guérison des maladies, la stabilité des revenus ou l'indexation éternelle des retraites, le bonheur n'en parlons pas. Simplement, notre génération, en Occident, avait été la première dans l'Histoire à ne jamais connaître, sauf à la télévision, les bains de sang, les déportations, les cadavres par millions, les bombardements ininterrompus au phosphore ou au napalm, l'annihilation dans la nuit de l'*habeas corpus*, l'heure du laitier pour tous façon Guépéou, et cela avait donné de bien mauvaises habitudes aux uns et aux autres. Ils croyaient que la démocratie à la suisse était un état normal consubstantiel à la nature humaine, qu'elle vous était due, que la paix civile durerait éternellement, qu'il y aurait toujours de l'essence à mettre dans la voiture,

des *T-bones* pour les barbecues et des avions bon marché pour aller aux confins de l'Asie. Ils finissaient par s'étonner de crever dans un accident de la route, de mourir de cancer ou de se retrouver pris en otage par des guérillas birmanes alors même qu'ils avaient en poche un billet de retour estampillé Nouvelles Frontières, faisaient profession d'aimer les pauvres et votaient à gauche dans leur pays d'origine. Ils croyaient dur comme fer qu'on pouvait se prémunir des déceptions amoureuses, du sadisme des parents, de la frustration sexuelle, des inconvénients de la laideur. Ils avaient trop regardé la télé.

Sans vouloir faire l'avantageux, je n'ai jamais douté un seul instant que l'on pût passer en quelques heures du confort d'un *palazzo* vénitien avec gens de maison à un cul de basse-fosse, et on avait souvent vu au XX<sup>e</sup> siècle de belles jeunes dames de la haute victimes de rafles et expédiées telles quelles, en robe du soir, derrière les barbelés. Nous sommes tous plus ou moins ces bourgeois juifs allemands, enfin bourgeois façon de parler, qu'on expédiait en wagon de première classe, direction Theresienstadt, où on leur avait fait miroiter, moyennant paiement substantiel en liquide ou en bijoux, une villégiature de luxe, avec service aux chambres et vue sur le parc, d'où la raison pour laquelle ils emportaient d'encombrants bagages, habits de soirée et nécessaires de toilette. Ce qui m'a toujours fait cauchemarder, c'est le sort de ceux qu'on empêchait de se suicider. Au hasard : la fin de Rudolf Slansky, murs matelassés dans sa cellule, celle de tous ces chefs, tournés et retournés maintes fois sur le gril, forcés de ramper dans leurs vomissures, puis

de baiser en tremblant la main de leurs bourreaux, lesquels devaient tout de même franchement se bidonner en voyant désormais si accommodants ces puissants, qui la veille encore les regardaient de haut sans même les voir et attendaient qu'on leur ouvre les portières et qu'on allume leur cigarette. Le malheur absolu. Il n'y avait pas que Slansky ou l'infortuné Liu Shaoqi, d'ailleurs : il y avait Pougatchev dans sa cage à orang-outan, mais c'était un voyou. Il y avait Al Capone, bêtement piégé pour quelques impôts impayés. Et Vercingétorix ! Pourquoi donc avait-il accepté de se rendre vivant à Jules César ? C'est vrai qu'il était gaulois et lourdement moustachu, et probablement alcoolo, mais ça ne suffisait pas à tout expliquer.

Ils ignoraient qu'il faut éviter de se laisser prendre vivant.

Ainsi donc, je ne me suis jamais plaint. Après tout si, dans cet univers paisible de Giovanni Caboto University où l'on ne demandait qu'à me procurer une retraite affectueuse et oisive, j'avais été victime de cette grossière machination qui m'avait valu arrestation largement publicisée, menottes aux poignets grande spécialité américaine, garde à vue et opprobre universitaire général, c'est que quelque part j'avais mérité ces ennemis tapis dans l'ombre. C'est moi qui avais eu tort : tort d'avoir imprudemment agressé des gens sans me soucier de leur pouvoir de nuisance, tort de ne pas avoir neutralisé en temps utile des ennemis ouvertement déclarés. Naïf, imprévoyant et prétentieux, voilà ce que j'avais été. Si j'avais seulement soigné ma popularité, dans les limites du raisonnable, tout ça ne serait jamais arrivé.

Je ne me suis pas davantage lamenté sur mon sort lorsque je me suis retrouvé un soir abandonné par une coûteuse limousine de location avec mes deux valises dans l'enfer lancinant de Long Beach en ce début de canicule d'été, façades lépreuses en enfilade donnant sur un ancien Boardwalk envahi par une terrifiante cour des miracles. M'est alors revenu à l'esprit le souvenir de cette nuit lointaine du mois d'août où, cherchant désespérément un hôtel dans les ruelles empuantes et fumantes de Toulon, j'avais finalement trouvé de quoi me poser sur un lit bien sale dans un authentique hôtel de passe où les professionnelles n'en finissaient pas de descendre et monter ce mauvais et bruyant escalier gardé par deux bergers allemands. Le souvenir des plus horribles plages de la Méditerranée également : on ne dira jamais assez la propension de l'été à faire remonter à la surface les hercules couverts de tatouages et pack de bière au bout d'un bras, attaché-case portoricain au bout de l'autre, les adeptes faméliques ou obèses du piercing, les unijambistes à prothèse défaillante, les familles nombreuses qui font pisser sous votre nez les enfants en bas âge aux terrasses des cafés.

Après m'être frayé un chemin au travers de cette masse humaine hétéroclite et avoir atteint la porte de l'immeuble, une clef de sécurité, une autre pour actionner la poignée, comme on me l'avait expliqué, j'ai trouvé un ascenseur en panne, escaladé les cinq étages menant à cet appartement en chantier que Stevenson mettait héroïquement à ma disposition. La chaleur moite y était intenable, mais si l'on ouvrait une fenêtre côté mer, le vacarme de la promenade

était pire encore. J'ai actionné un interrupteur : il commandait une ampoule de chantier qui pendait du plafond. La salle de bains était à peu près terminée, peinture mise à part, baignoire et lavabo bas de gamme mais presque neufs. Ce qui faisait office de double living avait été sommairement rénové. Dans les deux autres pièces, minuscules et demeurées en l'état, il y avait des meubles et des cartons empilés, l'ancien papier peint au mur, et les vieilles odeurs cumulées de trois générations d'occupants. Je me suis dit sans émotion particulière : si ça ne va pas mieux d'ici à quelques heures, je vais m'éliminer, et la question sera réglée. Mais je me suis rappelé ce détail, Stevenson avait même insisté là-dessus, car il avait dû à un moment ou à un autre séjourner ici en été : on pouvait survivre dans cet appartement à la condition expresse de trouver dans le fouillis, et si les ouvriers ne les avaient pas volés, le ventilateur sur pied et un climatiseur sans âge, puis, les ayant trouvés, de réussir à les mettre en marche. Ils s'y trouvaient, ils tournaient normalement, même si le climatiseur faisait un vacarme impressionnant. L'électricité du living ne disjonctait même pas : une heure après mon arrivée, les conditions de ma survie étaient assurées, du moins à court terme. J'ai trouvé un lit à peu près normal, du genre Ikea n'ayant pas trop servi, des draps apparemment propres, une mini-chaîne basique en état de marche, et j'ai constaté qu'en réalité la fenêtre du salon *in progress* avait été équipée en double vitrage et que les hurlements de l'extérieur demeuraient très atténués si l'on n'ouvrait pas. Dans un carton où Stevenson avait empilé plusieurs dizaines de CD et de cas-

settes de fabrication artisanale, je suis tombé, un peu par hasard, sur une version Furtwängler 1951 de la *Neuvième symphonie*. Un enregistrement public de Bayreuth, Elisabeth Schwarzkopf pour la voix soprano. Tout cela suffirait largement à tenir jusqu'au lendemain. La musique a pris possession des lieux et, comme j'étais épuisé, je me suis endormi, en toute sérénité, quelque part au milieu du sublime troisième mouvement, a-t-on suffisamment parlé de l'onirisme authentique des mouvements lents de Beethoven? Au moment de sombrer, me semble-t-il, je me posais la question de savoir qui avait bien pu me faire cette remarque à la fois excessive et pertinente, à l'effet que, surtout si on les compare à ceux de Beethoven, les fréquentissimes passages oniriques de Wagner, qui constituent sa marque de fabrique en fait, sont fondamentalement bidon.

Si j'en crois les vieux sages du cru, Long Beach, qui n'a rien à voir avec son homologue célèbre de Californie soit dit en passant, bénéficie — ou est affligé — d'un microclimat très particulier, réglé comme du papier à musique. Vous me direz que tous les vieux de tous les crus vous vantent le microclimat de leur bled. Le drame c'est qu'ici c'est vrai. L'automne arrive abruptement, vers la mi-septembre, et il est plutôt froid. L'hiver, en revanche, reste clément, cinq degrés de plus en moyenne qu'à l'intérieur des terres, à vingt kilomètres d'ici, et l'on sent à peine le passage d'une saison à l'autre. Quant au printemps, il est introuvable, à moins de qualifier de printanière cette période chaotique

des mois de mai-juin. Selon les experts plus haut cités, nous nous trouvons en un point précis où deux systèmes climatiques se battent en duel : un front froid venu du Labrador, qui s'impose en gros du 15 septembre au 15 mai, ou du 1<sup>er</sup> octobre au 1<sup>er</sup> mai. Dans le camp adverse, une grosse boule de chaleur puante venue du golfe du Mexique. Lorsque les deux systèmes s'affrontent, on a les déluges. Puis, invariablement, la boule puante du golfe du Mexique remporte la guerre, au plus tard le 15 juin, et alors une abominable canicule s'installe pour deux mois, deux mois et demi, sans aucun espoir à attendre avant le retour des grandes pluies du début septembre : une lumière blanchâtre invariable qui donne l'impression de vivre sous une coupole éclairée aux néons et provoque hallucinations et malaises. À se demander si ce n'est pas ici qu'on a inventé les QHS qui rendent fou. Au cours de l'été, les pompiers n'en finissent pas de ramasser dans leurs appartements des cadavres de vieux, racornis comme la momie de Ramsès ou putréfiés comme M. Valdemar après sa sortie de l'hypnose. Bien qu'on soit sur la mer, ou plutôt une baie profonde, ce qui paraît-il change tout, il n'y a jamais de vent ni même de courant d'air, et il fait encore trente degrés en pleine nuit. De la foule qui envahit à ras bords la plage, depuis la jetée jusqu'au casino, il reste encore plus de la moitié à une heure du matin, on pique-nique sur le sable ou sur la promenade, on se rassemble autour des braseros en faisant de la musique et en buvant de la bière. Vacarme assuré jusqu'à six heures du matin. Il y a ceux qui dorment sur place pour éviter de rentrer dans les appartements surchauffés, d'autres qui

se contentent de cuver leur alcool. Même au travers du double vitrage et malgré la musique, on peut entendre le bruit étouffé de coups de feu. Ils doivent être en train de tirer sur les goélands. Les amateurs attendent la nuit pour descendre les charognards, qui prolifèrent à vue d'œil. Il y a ceux qui font ça pour le plaisir, par jeu, mais les autres ont un véritable projet exterminateur. Avant, me dit-on, on les trucidait à la sauvette car il s'agit d'une espèce menacée. Un fonctionnaire de la mairie, diplômé de chimie, est chargé à plein-temps de badigeonner les œufs de poisons stérilisants, ce qui est presque légal. Mais, depuis que, l'été dernier, un enfant de dix ans a été éborgné par un mâle agressif, il n'y a plus d'espèce menacée qui tienne, et les policiers municipaux ont renoncé à intervenir, même lorsque sous leur nez une demi-douzaine de chasseurs improvisés font des concours de tir depuis la promenade. Alors voici le topo : les goélands s'abattent tard le soir sur les détritiques et restes de nourriture abandonnés par les estivants. Il y en a des dizaines. Même les plus mauvais tireurs peuvent en abattre trois ou quatre dans la soirée. La mairie a renoncé à modérer ces ardeurs cynégétiques mais ne fait plus nettoyer les plages qu'un jour sur deux pour décourager les massacreurs. En gros, la moyenne se maintient, et si, de ma fenêtre au cinquième étage, j'ai la mauvaise idée, à l'aube, de plonger le regard en direction du sable, ça ressemble à la plaine de Waterloo après la bataille. Je me remets au lit et, en début d'après-midi quand j'émerge à nouveau, la foule des baigneurs a repris possession des lieux, les cadavres de volatiles ont été poussés à l'écart ou escamotés. On prétend que des

gens passent, aux petites heures du matin, pour ramasser les restes de carnassiers volants, et qu'ils les revendent plus tard sur les marchés. Pas cher, je suppose, mais enfin ils n'ont rien coûté. À une autre époque, la rumeur publique aurait bien sûr prétendu que les goélands finissaient dans les restaurants chinois. Aujourd'hui, il se dit, de manière tout aussi machinale, que les bestioles terminent leur carrière dans les gargotes coréennes. Je n'en crois rien, mais il ne m'est jamais venu à l'esprit d'entrer dans un restaurant coréen.

Quoi qu'il en soit, me disent en chœur Jeff et Steven, mes voisins de palier, alias Le Couple de l'immeuble, deux vieux garçons sodomites, civilisés et blanchis sous le harnais, pionniers de la *gentryfication* ratée de Long Beach, ils se sont installés en 1988 et n'ont plus bougé depuis, ils ont la climatisation intégrale, bruyante mais efficace, se font livrer par des réseaux divers et fiabiles ce dont ils ont besoin, et ne sortent pour ainsi dire jamais de chez eux en juillet-août, ils me disent, donc, avec un stoïcisme que je connais bien : À Long Beach, l'été est un mauvais moment à passer, mais on sait que ça ne dure pas. Il suffit de penser à autre chose. Vous verrez. Dès la mi-septembre, la vie y est fort agréable. En attendant, il faut rentrer en soi-même ou regarder vers le ciel.

D'autres que moi, sans doute, accuseraient justement le Ciel de les accabler ou hurleraient à l'injustice. Mais je vous le jure, une fois le choc encaissé, je ne me suis plus étonné de rien. Que le disque dur de mon ordinateur ait été sciem-

ment trafiqué. Qu'on ait signalé mon cas à la police, puis averti un photographe local de l'irruption matinale du commando armé, d'où la photo à la une du *P\*\*\* Herald*, dès le lendemain. Puis que se soit mis en marche le réseau polymorphe des ligues de vertu, dévotes, morales, handicapées et j'en passe : les figures locales du féminisme, de l'antiracisme, de l'altermondialisme, du renouveau chrétien de gauche, de l'écologie provisoirement réunifiée, de la défense des animaux, des enfants battus et des culs-de-jatte. Sans parler de cette lugubre Margie Sorensen qui, surgie d'un lointain passé, m'accusait de l'avoir séquestrée dans mon appartement puis à peu près violée un soir de semaine de novembre de je ne sais plus quelle année. Elle *allait* incessamment porter plainte, ce n'était qu'une question de jours, et en attendant racontait inlassablement sa mésaventure dans des réunions militantes. Ce qui relançait la machine lorsque celle-ci menaçait de donner des signes de faiblesse.

C'est la loi du genre : malheur aux vaincus, et plus grand malheur encore si dans les années passées vous avez consacré la moitié de votre énergie à collectionner les ennemis à la ronde, pour le seul plaisir de briller dans les salons, d'allumer la petite lueur dans l'œil d'une dame, pour la simple joie esthétique d'un bon mot. Ainsi, dès mes débuts à GCU, et dans l'euphorie dangereuse que me procurait un statut incontesté de vedette littéraire, peut-être sous l'effet du vin ou d'un irrépressible ennui, ce mot regrettable que j'avais eu vis-à-vis de Sheila McGregor, critique et poète publiée, rarement et toujours dans la plus grande confiden-

tialité, et qui, lors d'un dîner à huit ou dix convives, célébrant précisément la sortie, encore plus confidentielle que d'habitude, de son dernier recueil de poèmes, en était à supputer interminablement et dans le menu détail ses chances d'obtenir telle ou telle critique, un malheureux paragraphe plutôt, dans des journaux locaux ou confidentiels, passant en revue tout l'organigramme des services littéraires jusqu'à en venir, au passage, et sur le ton qu'on adopte dans les téléfilms pour parler de la guerre et de la paix — *Sire, les Teutons se massent à la frontière. — Alors nous mobilisons sacrebleu!!!!* —, à cette interrogation concernant l'obscur collaborateur d'une publication quasiment clandestine : Est-il homosexuel, ce qui pourrait vouloir dire misogyne ? Et comme ça, sans réfléchir, j'avais eu le malheur de lâcher : C'est le mieux que vous puissiez souhaiter. Comment un homosexuel pourrait-il être misogyne, alors que justement il ne connaît pas les femmes ? Dans mon souvenir, trois convives, mâles je suppose, avaient pouffé de rire en feignant l'indignation, cinq ou six autres s'étaient à moitié étranglés sous le coup d'une sincère consternation. Encore des gens qui ne me prendraient pas en stop, me disais-je avec une allégresse intérieure, parfaitement idiote car il vient immanquablement ce jour fatal où vous êtes vraiment au bord de la route, moteur crevé, c'est la nuit, il n'y a pas de lumière à l'horizon et vous n'avez même pas de gants alors qu'il fait moins dix — quand je vous dis que j'ai été un stratège mondain pitoyable, un intrigant de bas étage ! En ce qui concerne cette famélique Sheila McGregor, elle avait dû entreprendre à ce moment précis

de mijoter une vengeance affreuse. Rêver que, précisément, je faisais du stop la nuit sur une route de campagne désolée, qu'elle donnait un coup de volant pour m'envoyer sur le bas-côté, puis qu'elle revenait pour me rouler dessus à quelques reprises. Et de fait je la retrouverai quelques années plus tard aux premiers rangs des lyncheurs, de ce tribunal populaire chargé de nettoyer l'université de ses cancrelats machistes venus de l'étranger. Il y eut plusieurs autres Sheila McGregor, car dans mes débuts à GCU je nageais dans l'inconscience, et je dus lâcher bien d'autres horreurs dont j'ai perdu la mémoire, mais qui n'ont pas été perdues pour tout le monde.

Divers comités étudiants s'étaient mis de la partie, on faisait signer des pétitions, certains organisaient des débats littéraires compassés, d'autres des manifestations de plein air. Les mères de famille amenaient les nouveau-nés dans des poussettes pour leur apprendre l'infamie du vieux monde. J'avais eu des protestataires à banderoles installés au pied de mon immeuble, avec l'effet que vous pouvez imaginer sur mes distingués voisins de palier. En quelques jours, j'étais devenu le paria que la plupart des gens évitaient dans la rue en regardant ailleurs ou en changeant de trottoir, et que les autres, faute d'oser m'ignorer totalement, saluaient de loin d'un geste furtif et honteux de la main. J'avais eu le malheur extrême de croiser ma grande amie de la veille Margaret Brompton sur une allée latérale du campus, dont le tracé parfaitement rectiligne interdisait toute manœuvre de camouflage ou toute esquive, et, faute de se donner le ridicule de tourner les talons et de me fuir, il avait

donc fallu qu'elle fasse front, elle s'était avancée vers moi en arborant son sourire le plus mondain, m'avait tendu la main de loin, comme à l'escrime, pratiquement sans arrêter sa marche, en me lâchant quelque chose comme Cher Anthony, quel plaisir! Je file, je cours, car je suis effroyablement en retard, il faut qu'on se téléphone et qu'on se voie à tout prix! Bref l'horreur glaçante, car même si je n'attendais rien d'une Margaret Brompton, j'aurais attendu de sa part un minimum d'ironie. Mais on n'en était plus là : j'étais un secrétaire de kolkhoze du fond de l'URSS en 1937, je venais de recevoir un blâme public annonciateur de mon expédition au nord de Magadan par le prochain convoi de wagons Stolypine, et chacun essayait désespérément de faire croire que jamais de sa vie il ne m'avait serré la main ni adressé la parole, d'ailleurs personne ne savait même plus qui j'étais, comment je m'appelais, d'où je venais. Autour du campus, les commerçants eux-mêmes étaient mal à l'aise, ce qui est tout dire. J'étais tétanisé, incapable de la moindre initiative. Dieu merci, la direction du Département avait décidé à ma place d'accélérer les choses en me suggérant de libérer dans les meilleurs délais cet appartement de *résidence* qu'on m'avait attribué : mon maintien dans les lieux faisait scandale et mes philanthropiques voisins de palier avaient emboîté le pas, sur dix-neuf occupants seulement six avaient eu assez d'héroïsme ou trouvé un stratagème pour éviter de signer la pétition qui exigeait mon départ. L'un d'entre eux avait eu l'anabilité supplémentaire de glisser dans ma boîte aux lettres, au cas où je n'aurais pas eu le temps de l'acheter, ce numéro du



# Louis-Bernard ROBITAILLE

## LONG BEACH

Écrivain de double culture, Québécois et Parisien d'adoption, Louis-Bernard Robitaille est né à Montréal. Il est depuis de nombreuses années correspondant à Paris d'un grand quotidien canadien. Il a publié des romans, dont *La République de Monte-Carlo* (Denoël, 1990), *Le Zoo de Berlin* (Boréal, 2000), ainsi que des essais, parmi lesquels *Le Salon des Immortels* (Denoël, 2002).

Qu'a donc fait Anthony Terreblanche pour se retrouver du jour au lendemain chassé du confortable campus de Giovanni Caboto University ? Quelle main perverse a introduit des images pédophiles dans son ordinateur et provoqué chez lui une descente de la police ? L'écrivain libertin est-il victime des féministes, des ligues de vertu ou d'une banale vengeance amoureuse ?

En exil à Long Beach, ancienne station balnéaire peuplée de mafias exotiques, Terreblanche raconte sa vie à l'enquêteur Fletcher. Entre un cortège de femmes amoureuses ou vengeresses et un mystérieux manuscrit dérobé dans sa jeunesse, se déroule alors l'aventure d'un imposteur génial, en amour comme en littérature, confronté à son gouffre intérieur.

DENOËL  
www.denoel.fr

B 25875.1  08.06  
ISBN 2.207.25875.0  
20 €

